

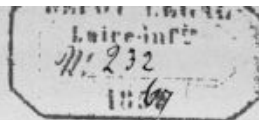
Bibliothèque numérique

medic@

Pihan-Dufeillay, D.O.. Séance de rentrée des cours de l'école de médecine de Nantes, année scolaire 1867-18678. Discours prononcé par le Dr Pihan-Dufeillay fils, professeur de pathologie interne

Nantes : impr. Vincent Forest et Emile Grimaud, 1867 (ca).

Cote : 90943 t. 10 n° 09



9

SÉANCE DE RENTRÉE
DES COURS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE NANTES.

Année scolaire 1867-1868.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LE D^r PIHAN-DUFEILLAY FILS

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE INTERNE.

Parler devant vous, Messieurs, est un honneur dévolu chaque année à l'un des professeurs de notre École; honneur justement envié puisqu'il assure pour quelques instants la bienveillante attention des premiers magistrats et de l'élite des citoyens de la cité.

Rappeler les traits chéris d'un maître pour donner sa vie en exemple à ses disciples, esquisser les phases et les évolutions d'une doctrine, étudier les progrès et faire ressortir la philosophie de quelque partie de la science, tels sont les sujets que l'usage a consacrés comme dignes à la fois d'exciter la verve d'un orateur et d'intéresser l'esprit élevé de l'auditoire dont la présence concourt si puissamment à l'éclat de notre séance de rentrée.

Je me permettrai cependant de déroger à l'habitude et d'abandonner pour aujourd'hui ces aperçus où se complait l'esprit



dégagé de toute entrave pour m'arrêter à un plus humble objet. Je voudrais descendre du panégyrique de la science à l'éloge du savant, substituer à l'exposé des grandeurs de l'art celui des fatigues de ses adeptes, opposer enfin au travail tranquille et à la gloire facile du théoricien quelque-une de ces vertus méconnues qui honorent la carrière du plus humble praticien.

De toutes les sciences appliquées la médecine est celle dans laquelle le plus profond intervalle sépare la théorie de la pratique. Au savant, il ne faut qu'intelligence et travail; au médecin, on demande avant tout les qualités qui font l'homme de cœur et l'honnête homme. De tous deux on exige l'étude, la réflexion, et le labeur quotidien; mais au médecin seul appartient l'honneur d'exercer une profession qui exige un dévouement incessant, un oubli fréquent de ses intérêts, une véritable prodigalité de lui-même; profession vraiment libre, puisqu'elle ne relève dans ses détails que de l'appréciation de la conscience; profession vraiment grande, puisqu'elle fait un appel égal aux facultés du cœur et à celles de l'esprit, au savoir et au désintéressement; profession vraiment noble, puisque les encouragements matériels y sont rares et que la récompense ne consiste souvent que dans l'intime satisfaction du devoir accompli.

Toutefois, Messieurs, ne me reprocherez-vous pas de faire preuve d'imprudence ou de présomption, en cherchant à ébaucher pareille esquisse? Sachez du moins, et vous excuserez ma hardiesse, qu'il m'a suffi pour trouver les éléments de cette périlleuse entreprise d'interroger la vie militante de ceux qui m'entourent, et de puiser à pleine mains dans la modeste carrière de maîtres aimés. Devant moi, autour de moi, je n'ai rencontré que nobles exemples et que bonnes actions. Puissé-je être assez heureux pour les apprécier dignement et pour vous en montrer la source dans l'une de ces qualités dont le plus bel apanage est peut-être de s'ignorer elle-même.

Celui qui, aux premières années de la virilité, s'élance à la

recherche d'une profession, sans autre but que de s'assurer le pain de chaque jour et la tranquillité de la vie ne doit point songer à la pratique de la médecine. D'amères déceptions, des anxiétés quotidiennes, un repos incertain, une responsabilité aux limites toujours indécises, une fortune plus que douteuse, voilà, en peu de mots, le résumé habituel d'une carrière médicale. Aussi est-il permis au débutant, avant d'engager son existence entière dans cette servitude volontaire, de douter de ses forces; et, plus tard, quand abandonnant les bancs de l'École et rompant avec l'heureuse insouciance de la jeunesse, le médecin se trouve aux prises avec la réalité, quand il lui faut surmonter incertitudes, hésitations, dégoûts et tentations, quand il doit sacrifier sans murmures amour-propre et intérêts, exposer de sang-froid réputation et santé, ai-je tort de prétendre qu'aux adeptes d'une telle profession il faut, avant tout, énergie et courage pour faire honneur, jusque dans leurs occupations les plus monotones, au beau titre dont ils sont revêtus?

Courage! — qualité banale, répète-t-on à l'envi, chez un peuple qui se passionne pour les belles actions, dans un pays où par tradition on méconnaît le danger, où par point d'honneur on risque gaiement, je dirais presque follement sa vie. — Beau nom et grandes prétentions, penseront au contraire ceux qui, sans se laisser éblouir par la hardiesse et la témérité, font consister le vrai courage dans cette vertu qui élève l'homme au-dessus de lui-même, moins en l'arrachant à la crainte du péril qu'en détruisant ses sentiments innés d'égoïsme et en lui donnant la force de dominer les entraînements irréfléchis pour n'obéir, quoi qu'il arrive, qu'à la voix du devoir et de la conscience. « Le vrai courage, écrivait Vauvenargues, est une » des qualités qui suppose le plus de grandeur d'âme; » et, pour justifier sa pensée, il suffisait au philosophe d'énumérer quelques-unes de ses formes : « Il y a, nous dit-il, courage contre la » fortune qui est philosophie, courage contre la misère qui est

» patience, courage à la guerre qui est valeur, courage dans
» les entreprises qui est hardiesse, courage fier et téméraire qui
» est audace, courage contre le vice qui est sévérité. » Ajoutons
le courage de réflexion, le courage d'abstention et d'impassibi-
lité, le courage d'abnégation, et nous serons loin encore d'avoir
signalé toutes les variétés dont l'ensemble constitue cette vertu
aux mille aspects que nous appelons LE COURAGE MÉDICAL.

Et ne croyez pas, Messieurs, en dépit de cette longue énu-
mération, qu'il s'agisse ici de l'une de ces perfections dont il est
à peine permis à quelques rares élus d'approcher. Il suffit d'un
rapide coup d'œil autour de nous pour voir combien est grand
le nombre de ceux qui ont su honorer la profession que nous
sommes fiers d'exercer. C'est qu'heureusement aux qualités qui
sont l'œuvre de la réflexion et d'une puissante volonté le méde-
cin joint celles qu'il puise naturellement à la source commune
de l'origine et de l'éducation; qu'il s'agisse de braver le danger
avec une insoucieuse indifférence et de combattre l'ennemi pied
à pied, poitrine contre poitrine, qu'il faille neutraliser par l'au-
dace la supériorité du nombre, et je crois que dans notre pays
peu d'hommes voudraient se soustraire aux entraînements d'une
pareille lutte. Quand les chirurgiens de nos armées, abandon-
nant le bistouri pour l'épée, ont su protéger leurs convois et
sauver par les armes les malades qui devaient déjà la vie à leurs
soins, n'ont-ils pas montré que la science n'exclut point la bra-
voure et que le médecin sait devenir soldat au besoin?

Et quel nom donner à ce sublime élan qui entraînait naguère
des divers points de l'Europe sur les champs de bataille d'Alle-
magne et d'Italie toute une cohorte des nôtres? Guidés par le
seul espoir d'être utiles, jeunes et vieux ont abandonné repos,
famille, occupations, pour se vouer sans distinction de nations
au soulagement de tous. S'enfonçant au plus épais de la mêlée
pour y relever les blessés, consacrant leurs jours et leurs veilles
au soin des ambulances, prodiges de leur personne, oublieux

de leurs besoins, aussi ardents à sauver que d'autres à frapper, ils n'ont voulu pour seule récompense de leur dévouement qu'opposer à la trop longue liste des victimes le nombre des malheureux dont ils ont su diminuer les souffrances. Ajoutons que le médecin n'a que bien rarement à compter, pour le soutenir dans l'accomplissement de son périlleux devoir, sur ce vertige de l'action auquel les plus braves doivent souvent leurs meilleures prouesses. C'est dans sa pleine volonté, dans l'entière possession de lui-même qu'il puise sa force, celui qu'on a ironiquement flétri de l'appellation de non-combattant. Non, je l'avoue, il ne cherche ni à frapper ni à détruire; il sait que son devoir à lui est de conserver. Mais en est-il moins brave parce que c'est aux difficultés de cette mission de charité qu'il mesure son courage? Dupuytren aux Buttes Chaumont refusant d'abandonner une masure qui s'effondrait sous la mitraille avant d'avoir pansé son dernier blessé, ne se montra-t-il pas l'égal des soldats et des citoyens qui se ruaient à la mort, aveuglés de rage et de désespoir? Saint-Hilaire, impassible au milieu du désastre de Trafalgar, préférant s'engloutir avec son vaisseau plutôt que d'abandonner ses blessés, ne fut-il pas à la hauteur de l'héroïque équipage qui dans l'enivrement du combat préféra la mort à la reddition?

Mais en pareil cas tout en s'exposant stoïquement au péril on peut du moins en apprécier l'étendue et lui proportionner ses forces. Point d'incertitudes, point d'hésitations; la lutte est commune; l'élan des audacieux entraîne les timides. Cette contagion de l'exemple, l'un de nos spirituels romanciers l'a bien comprise lorsqu'il prétend que les braves seraient plus rares si les batailles se donnaient à minuit. Idée fort juste, non pas sans doute que le courage puise sa principale force dans la vanité, mais parce qu'il ne suffit pas toujours d'un moral bien trempé pour aborder vaillamment le danger. Il faut encore s'habituer à l'idée de ce danger, en mesurer la grandeur, en apprécier la

portée; il faut, pour tout dire, n'avoir point à lutter contre cet indicible émoi de l'inconnu, ce malaise de l'isolement, qui font hésiter jusqu'aux plus intrépides. Le grand jour, l'œil de tous, l'exacte connaissance du péril, une noble émulation, le puissant entraînement de l'exemple, voilà les éléments auxquels l'homme doit habituellement la plénitude de ses forces et de son courage.

Que de fois ces énergiques stimulants ne manquent-ils pas au médecin? Suivez-le dans les hôpitaux, au milieu des populations que décime l'épidémie; voyez-le dans sa lutte contre cet adversaire insaisissable que révèlent seules la rigueur et la multiplicité de ses coups; vous le trouverez toujours calme, résolu, encourageant les uns, rassurant les autres. Il cache ses préoccupations, soutient ceux qui chancelent, combat l'effroi général; il ne compte ni ses fatigues, ni ses peines, il se multiplie pour faire face à tout. Dédaigneux du danger, il brave le fléau avec une froide imprudence jusqu'au moment où, payant de sa vie ses héroïques efforts, il tombe à son tour brisé par son terrible ennemi. Quelle serait longue, mais quelle serait difficile à dresser la liste de ces modestes victimes! Ne savons-nous pas que le souvenir du médecin ne survit que rarement au mal qu'il a combattu? Plus d'un siècle s'est écoulé et le nom de Belzunce est encore dans toutes les bouches; mais qui parle aujourd'hui de Bertrand et de Didier, dont le silencieux dévouement ne le céda jamais au zèle mémorable de leur illustre évêque? La pratique civile est riche en pareils exemples, et les statistiques prouvent qu'il n'est pas, dans le cours d'une campagne, de corps d'officiers aussi douloureusement éprouvé que le corps médical de l'armée. Soldats de la charité, ces hommes tombent un à un, sans bruit, sans éclat, sans illusions. Rien ne les étonne, rien ne les arrête, parce que c'est de la raison et du cœur que leur vient la force de continuer cette lutte inégale. Ils ont fait le sacrifice de leur vie et ils en trouvent dans une mort obscure le digne couronnement. « On doit

bien faire pour soi et non pour le bruit, » disait Alfred de Vigny. Cette maxime, le médecin a su la pratiquer de tout temps.

Aussi, pour quelques actes qui forcent à la longue l'admiration et la reconnaissance, combien en demeure-t-il, et des plus méritants, à jamais ignorés; combien surtout en est-il de méconnus ou de dénaturés par l'ignorance et l'indifférence publiques!

Une épidémie sévit; le mal gagne de proche en proche; les populations s'effraient; les esprits se démoralisent; le malade n'a plus ni famille ni amis. Au milieu de cette calamité, un homme demeure insensible à la terreur: il approche des mourants, il les touche, il les soigne, il vit au milieu d'eux et semble provoquer la maladie et se jouer du danger. Cet homme c'est le médecin. Le péril passé on oubliera sa noble témérité; bien mieux! elle sera peut-être taxée de forfanterie par ceux là mêmes auxquels elle a bénéficié et qui espèrent excuser de la sorte leur timidité. — Forfanterie! — Etait-ce donc un si futile motif qui poussait deux jeunes gens, devenus plus tard la gloire de l'Ecole de Paris, à dormir dans le lit où reposait encore chaud le cadavre d'un pestiféré! Etait-ce encore forfanterie quand Desgenettes, au milieu des horreurs de Jaffa, s'inoculait la peste pour relever le moral d'une armée que terrifiait la crainte de la contagion; quand pour rassurer une population que décimait le fléau, Cordier se revêtait de la chemise et des haillons d'un cholérique; quand enfin Foy, Pinel, Vérat, ne craignaient point de s'inoculer publiquement le sang et les déjections d'un moribond?

Maintenant, regardez ce cadavre: c'est celui d'un médecin; on l'a trouvé gisant dans son cabinet, au milieu des préparations dont il voulait apprécier l'énergie et connaître les effets. Il était de ceux qui aiment et respectent la souffrance, de ceux qui ont toujours repoussé la honteuse doctrine de l'*anima vilis* pour ne voir dans le malheureux qu'un être digne avant tous autres de soins et d'affection. Il connaissait le danger de ses expériences;

aussi a-t-il voulu être seul à l'affronter; heureux, s'il eût réussi, de grossir l'avoir commun du fruit de ses laborieuses recherches. Ses forces l'ont trahi, il a succombé à l'épreuve. — Imprudence! s'écria-t-on de toutes parts. — Courageuse abnégation! répondrai-je.

Evoquerai-je aussi la mémoire de ces hommes (la médecine les compte par centaines), qui consacrent leur existence à la poursuite des secrets de la nature et à la solution de ses éternels problèmes? Celui-là s'inocule un redoutable virus, et, dût son corps se couvrir pendant de longues années de hideux ulcères, il trouvera les lois auxquelles obéit le mal qu'il n'a pas craint d'affronter. Celui-ci s'efforce de provoquer sur lui-même telle maladie d'origine mal connue dans l'espoir d'en établir l'étiologie et d'en déduire la prophylaxie. Cet autre enfin recherche dans les organes contaminés les causes secrètes d'une affection contagieuse. Le danger est imminent, mais qu'importe! put-on jamais calculer les conséquences d'une heureuse découverte?

Curiosité que tout cela! — peut-être; — mais en tout cas curiosité nécessaire puisqu'elle substitue la raison à la routine, la science à l'empirisme; curiosité bienfaisante puisque nous lui devons toutes les conquêtes utiles de notre art; curiosité périlleuse, car il n'est pas d'année qui n'ait vu de chercheur succomber à la peine. Que de jeunesse, que d'espérances, que de rêves brillants n'a-t-elle pas engloutis, cette curiosité! Et cependant chacun de nous a-t-il jamais connu la crainte dès qu'il s'est agi d'apporter la plus petite pierre au monument de la science? C'est que l'homme de cœur est riche d'idées généreuses, mobiles élevés, féconds en grands résultats où il renouvelle incessamment ses forces et puise le courage de s'arracher aux préoccupations du danger personnel. Sa grande ambition est de travailler au bien commun, et si la mort le surprend en chemin, il sait du moins que son œuvre ne demeurera point stérile. Un jour viendra où

de la graine semée naîtra la moisson ; s'il n'est plus là, d'autres la recueilleront pour lui.

... Carpent sua poma nepotes.

Nous voilà bien loin déjà, Messieurs, de cette bravoure chevaleresque si souvent exaltée comme la plus noble forme du courage viril. Et cependant nous n'avons encore envisagé que les côtés brillants, si je puis dire, du courage médical. C'est dans la vie de chaque jour, au milieu des occupations quotidiennes, que surgissent les épreuves les plus redoutables. Là, le combat se livre dans l'ombre, et dans cette lutte qui surexcite toutes les belles passions, l'héroïsme n'est connu que de Dieu.

Quelle que soit l'heure, quel que soit le lieu où s'abatte la douleur, le médecin est prêt à répondre à sa voix. Fatigué, épuisé, il se ranime au cri du malheureux qui l'invoque. Aussi malade parfois que celui qui l'appelle, il se roidit pour n'écouter que l'ordre impérieux du devoir. « Joies de la famille, réunions de l'amitié, distractions, repos, sommeil même, tout lui est interdit dès qu'un être souffrant l'implore. »

Si du moins cet inépuisable dévouement suffisait à lui conquérir la reconnaissance du malade, il trouverait dans sa gratitude un puissant stimulant de ses forces et une douce récompense de ses fatigues. Malheureusement, au milieu même des populations éclairées des villes et plus encore dans le peuple égoïste des campagnes, le nombre s'accroît chaque jour de ceux qui ne voient dans le médecin qu'une sorte de mercenaire dont ils marchandent le temps et dont un modique salaire acquitte tous les soins. En butte à une honteuse concurrence, à de sourdes intrigues, écrasé sous le poids d'une injuste responsabilité, il use jeunesse et santé dans une lutte incessante contre l'ingratitude et la pauvreté. Inquiétudes et chagrins, lassitude du corps et soucis de l'esprit, difficultés du présent et préoccupations d'avenir, tout l'accable à la

fois. Mongo-Park, le célèbre explorateur de l'Afrique centrale, la connaissait bien, cette vie militante, toute d'incertitudes et de labeurs, lorsqu'il prétendait préférer à l'exercice de la médecine qu'il avait autrefois pratiquée, les dangers permanents et les fatigues inouïes de voyages au milieu desquels il devait finir par trouver la mort. Travail excessif, dédain, ingratitude, voilà donc souvent le lot du médecin. Il est lourd à porter, mais son âme sait demeurer à la hauteur de l'épreuve. Sa résignation à l'accepter, son courage à la supporter lui ont acquis la plus enviable des récompenses, l'estime des hommes de bien.

Souvenons-nous aussi que le dévouement de chaque heure, l'expérience lentement amassée ne suffisent point à mener à bien la rude tâche du médecin s'ils ne s'appuient sur une instruction solide et sur l'appréciation raisonnée des progrès de la science.

Il n'est que trop vrai qu'après de laborieuses et pénibles journées le corps fatigué s'associe difficilement aux travaux de l'esprit. Il n'en faut pas moins, quoi qu'il en coûte, accorder chaque jour quelques heures à la réflexion et à l'étude, car chaque jour cette science qui nous guide marche, s'élève, et c'est à nous de suivre ses pas. Sachons donc faire à l'érudition moderne une large part dans nos travaux, mais ne permettons jamais à ses séduisants attraits de nous fasciner au point de chasser de notre esprit le souvenir des admirables œuvres, modèles de tact clinique et de fine observation, que nous ont léguées les maîtres du passé. Leur lecture est l'indispensable complément, je dirai presque l'utile correctif de la science contemporaine. En nous rappelant des vérités oubliées ou méconnues, en nous révélant l'opinion d'hommes d'un incontestable génie, en nous montrant le sort réservé par le temps à d'ingénieuses théories et à de bruyantes découvertes, elle nous affranchit de la trop grande séduction des idées nouvelles et nous apprend à faire justice des exagérations auxquelles se laissent fatalement entraîner en tout pays les novateurs exclusifs.

Nous ne sommes plus à l'époque où l'art médical se résumait dans l'application de formules bizarres et dans la discussion de thèses arides. Aujourd'hui le cercle des connaissances qui, à divers titres, se rattachent à la médecine recule indéfiniment ses limites. Comment donc supposer qu'on puisse parcourir ce cycle immense sans un labeur quotidien et assidu ? Et comment obtenir ce travail si le désir d'apprendre ne faisait oublier la fatigue, si la volonté de s'instruire ne domptait le besoin du repos ? C'est qu'il n'en est point de la médecine comme de beaucoup d'autres sciences qu'il est permis de posséder à des degrés imparfaits. Avec un peu de chimie ou un peu de physique on devient un peu chimiste ou un peu physicien ; avec une instruction médicale insuffisante on n'est qu'un être dangereux, assez hardi pour faire le mal, trop ignorant pour l'empêcher. Or, pareille ignorance est crime quand il s'agit de la vie et de la santé des hommes.

Cette loi de l'étude journalière, cette nécessité du travail de chaque soir, nous la comprenons. Ayons le courage de l'exécuter. Nos maîtres nous ont donné l'exemple de leur fidélité à ce devoir, et, sans aller bien loin, je pourrais citer plus d'une victime tombée sur cette brèche obscure. Soutenons le drapeau qu'elles ont si noblement porté. Rappelons-nous d'ailleurs que l'habitude du travail le change en distraction, et que plus d'une fois les jouissances de l'étude auront assez de charmes pour tromper la fatigue du jour.

Quant à vous, Messieurs les élèves, n'oubliez pas qu'il ne vous suffit point de faire preuve de vaillance et d'abnégation. Ce sont là qualités trop communes à votre âge pour qu'elles aient la vertu de vous dispenser de vos autres devoirs. Vaincre l'entraînement de la jeunesse, fuir les distractions frivoles, consacrer au travail un temps que tout vous sollicite à donner au plaisir, telle est la ligne de conduite dont vous ne devez dévier. Pour mener à bien ce sévère programme, il faut une grande force de volonté ; disons le mot, il faut du courage. Or, ce n'est ni ce courage, ni cette

énergie qui vous font défaut. Si quelque chose vous manque, c'est uniquement de savoir tirer un utile parti de vos belles qualités. Apprenez donc à bien user des années de votre jeunesse; souvenez-vous qu'élèves aujourd'hui, vous serez praticiens demain. Alors apparaîtront les vides qu'une coupable négligence aura creusés dans votre avoir, et quoi que vous fassiez, il sera désormais trop tard pour les combler. « On peut continuer à tout temps l'étude, non pas l'escolage, » a dit Montaigne. Méditez cette parole, et puisqu'écoliers vous êtes, travaillez en écoliers; c'est le meilleur apprentissage pour savoir bientôt étudier en maître.

S'il importe tant au médecin de généraliser son instruction, c'est que son rôle ne se borne point à la guérison du corps. Il a, si je puis dire, charge d'esprits. Aux ministres d'un culte sacré appartient de guider l'âme dans les voies de la sagesse; mais au médecin revient une grande et légitime mission: celle de pourchasser loin de nos sociétés la honteuse lignée de l'ignorance, la routine et le préjugé. Plus que toute autre science peut-être, la médecine leur a payé un écrasant tribut, et le jour n'est point encore bien loin où un profond observateur immortalisait l'un des vices de son siècle en adressant ces simples paroles à Gil-Blas par la bouche de Sangrado: « Le préjugé l'emporte chez toi sur l'expérience; donc tu seras médecin. » Le temps heureusement a fait justice de cet amer sarcasme; le médecin a renié l'idole. Soutenu par l'influence que donne le savoir, il est devenu le missionnaire naturel des idées larges et progressives. Placé au milieu de gens moins favorisés que lui, il doit signaler leurs habitudes vicieuses, combattre leurs préjugés, les mettre en garde contre les effets d'une routine dangereuse, leur apprendre enfin à discerner le faux du vrai. Mais que d'obstacles, que d'hostilités surgissent sous ses pas; que d'inimitiés, de haines, de vengeances lui suscite cet amour désintéressé de la vérité! L'absurdité, a-t-on dit, n'est pas sans attraits pour la multitude:

« *Vulgus vult decipi.* » Le médecin n'a que trop d'occasions d'apprécier à ses dépens l'exactitude de ce triste adage. Ceux-là même que leur répugnance aux pratiques du charlatanisme signale comme ses prosélytes naturels lui deviennent souvent hostiles. Les indifférents, les esprits faibles qui ne savent point rompre avec leurs habitudes, qui haïssent d'avance tout ce qui secoue leur torpeur, se joignent à ceux dont il trouble les honteux calculs. Malheur à lui quand il veut dépister la fourberie, démasquer le mensonge, redresser les faux jugements, combattre les opinions erronées et les hypothèses captieuses ! Tous les moyens servent à l'attaquer, toutes les armes deviennent bonnes pour le frapper.

Honneur donc au médecin assez soucieux de son devoir pour marcher avec fermeté au devant du danger ; honneur à l'homme assez fort de sa conscience pour n'opposer aux clameurs de la foule que le calme, la dignité, la résignation et la confiance dans l'avenir !

Est-ce donc courage de philosophie que de jouer ainsi réputation, fortune, position, pour le bien d'autrui ? Est-ce courage de patience que de consacrer vingt années d'un sublime entêtement à déraciner une erreur ? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que le médecin s'inquiète fort peu du nom dont on décorera ses actes ; il lui suffit de montrer qu'il possède une âme assez noble pour sacrifier ses intérêts au triomphe du vrai.

C'est au milieu de ces labeurs ingrats, dans ces combats toujours renaissants que s'épuise l'existence du médecin. Périls connus, dangers imprévus, travail d'esprit, fatigue de corps, responsabilité morale, animosités intéressées, rien ne le détourne de l'aride sentier du devoir. Il se fait gloire d'appartenir à tous, de tout supporter sans affectation, de tout braver sans jactance. « *Aliis inserviando consumor,* » telle est, si j'ai bonne mémoire, la devise d'un portrait célèbre. Or cette devise, n'est-ce point à la profession médicale qu'elle devrait appartenir ? N'ont-ils pas

mieux que tous autres le droit de la revendiquer, ceux qui vouent exclusivement au service de l'humanité leur intelligence, leurs forces et leur vie ?

Certes pareille mission est belle à accomplir ; mais aujourd'hui que tout se compte, que tout se chiffre, faut-il dire ce qu'elle coûte à remplir ? C'est dans la force de la virilité, souvent même dans la sève de la jeunesse que succombe le médecin. A peine en est-il quelques-uns auxquels il soit donné de parcourir la carrière dans son entier, et ces heureuses exceptions font plus vivement encore ressortir les vides prématurés qui chaque année éclaircissent nos rangs. « *Vitam brevem fecistis, non accepistis,* » écrivait Sénèque à ses concitoyens ; honte à ceux dont les vices ont provoqué ce sévère reproche du philosophe, mais respect aux hommes qui remplissent si bien chacune de leurs journées qu'ils ne craignent point d'en abréger le nombre.

Elle arrive enfin, cette mort si audacieusement bravée. Cette fois elle est assurée de sa victime. Elle s'avance dans son effrayante nudité ; rien ne la voile, rien ne la masque, car seul au monde peut être le médecin a perdu cette dernière richesse du malheureux, l'illusion qui console et l'espérance qui soutient. Face à face avec la maladie, son éternelle ennemie, il en calcule la gravité, en mesure les progrès, en précise l'issue. Fidèle à ses habitudes de lutte, il s'efforce de tenir tête au mal, il cache ses souffrances, rassure ceux qui l'affectionnent et attend avec résignation et fermeté le terrible instant au-delà duquel il sait trouver la véritable récompense d'une vie de charité, d'abnégation et de dévouement. A ce moment où la pensée, libre de toute préoccupation d'intérêt et d'orgueil, se dégage des liens terrestres pour peser les actes d'une existence entière et scruter les plus intimes replis de la conscience, à ce moment s'évanouit le courage d'emprunt dont savent se parer les gens habiles ; mais là aussi brille d'un splendide et dernier éclat le vrai courage, j'entends le courage de l'homme de cœur et de l'honnête homme.

Telle vie, telle mort. Voilà pourquoi le médecin sait toujours bien mourir.

Je m'arrête, Messieurs, à cette rapide ébauche du courage médical. Non certes que le sujet soit épuisé ; on y trouvera toujours ample moisson. Toutefois, en insistant, je craindrais d'abuser de la bienveillance que vous m'avez gracieusement accordée. Puissé-je seulement avoir conquis votre approbation sans réserve, lorsque je dirai qu'une immuable volonté de bien faire, une conscience qui, esclave du devoir, ne fléchit jamais sur le sentier de l'honneur, constituent, dans sa plus noble acception et dans sa plus large définition, LE COURAGE MÉDICAL.

